



44^e édition

RODRIGO GARCÍA

4

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

**Revue de presse radio/TV
Rodrigo Garcia
Festival d'automne 2015**

Ecouter :

Jeudi 19 novembre

RFI / Journaux Amérique latine / Jordi Batallé

Invité : Rodrigo Garcia

Voir :

Jeudi 3 décembre :

Arte / Journal de la culture / Frédérique Cantu

Sujet sur 4 de Rodrigo Garcia

Lien : <http://info.arte.tv/fr/rodrigo-garcia-lenfant-terrible-du-theatre-contemporain>

PRESSE

Elle – 28 août
Time Out Paris – 10 septembre
Les Inrockuptibles Supplément Festival d'automne – 2 septembre
Le JDD.fr – 16 septembre
La Terrasse – novembre
Qué tal Paris – novembre
Théâtral magazine – novembre/décembre
AFP – 6 novembre
EFE – 6 novembre
Les Inrockuptibles.fr – 9 novembre
Inferno – 12 novembre
Libération – 13 novembre
Mediapart – 13 novembre
Madame Figaro – 13 novembre
Un Fauteuil pour l'orchestre – 16 novembre
Le Monde.fr – 16 novembre
Culturopoing – 16 novembre
Les Inrockuptibles – 18 novembre
Toute la culture – 18 novembre
Les 5 pièces – 19 novembre
Nonfiction.fr – 20 novembre
I/O – 1^{er} décembre

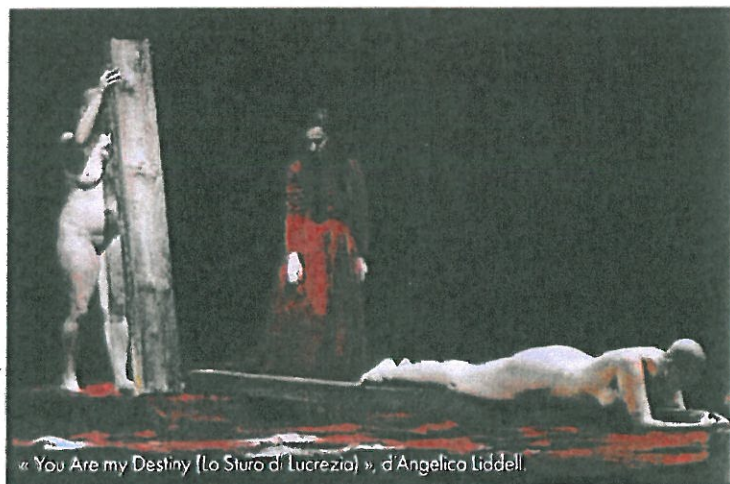


LES FÉTES

MOISSON D'AUTOMNE

C'EST PARTI POUR QUATRE MOIS ! DES ARTISTES VENUS DU MONDE ENTIER SE PRODUISENT À PARIS ET EN ÎLE-DE-FRANCE. LE FESTIVAL D'AUTOMNE S'ANNONCE JOUISSIF. QUI FERA CHAVIRER LA SAISON ?

PAR THOMAS JEAN



0271651355324203025745e4990935a32393457c81ae5cd

CULTURE



« Dancing, Middle-Aged Men », de Eun-Me Ahn.

Etel Adnan, peintre/auteur nonagénaire de Beyrouth, et Hanna Schygulla, muse de Fassbinder, croiseront leurs souvenirs de guerre le temps d'une unique soirée. Chic et historique !

DES CORÉENNES PERCHÉES

Année France-Corée oblige, tous les gourous de Séoul débarquent à Paris. Très haut dans la sagesse, nommée à bas « Trésor national vivant », la chamane Kim Kum-hwo nous convie à un rituel musical qui bruisse d'esprits de tout poil. La chorégraphe Eun-Me Ahn, elle, n'aime rien tant qu'ausculter les corps de ses concitoyens. Elle en tire trois pièces générat- onnelles ébouriffantes, dont notre préférée, « Dancing Grandmothers », foit sautiller des mamies sur fond de techno hypnotique. Pays du matin calme ? Plutôt des soirées folles, oui !

DES INTELLOS RADICALES

Elle tire les ficelles d'un monde de marionnettes, de poupées, de masques. Elle confronte des êtres de chair et de plastique. Au fin fond du Kentucky, Gisèle Vienne s'est rendue l'an dernier à une convention de ventriloques : matière première d'une nouvelle création, scénarisée au cordeau par l'écrivain Dennis Cooper et peuplée d'étrangetés vocales. Plus tempêteuse, la madrilène Angélica Liddell, fille de militaire, mixe autofiction et classiques littéraires pour mieux hurler ses colères anti-phalocrates. Ça donne, cette année, une pièce de violence et d'amour où résonnent Bach, Bergman et la Bible. Un peu de reptil ? L'immense Anne Teresa De Keersmaecker donne corps, avec le minimalisme qu'on lui connaît, à la langue de Rilke : la beauté du geste, littérairement.

DES REINES CONTEMPORAINES

Elles sont rares, les compositrices à percer dans la musique contemporaine. Parmi elles, il y a la Coréenne Unsuk Chin avec ses emballements de rythmes, ses mélodies qui poitent en ville et ses colères soudaines. Ses concertos ? Des orages de délicatesse ! Comptez encore sur l'Autrichienne Olga Neuwirth, avec son œuvre inspirée de Melville, pour vous tourbillonner longtemps dans l'oreille. Ses partitions distillent des voix parlées, des sons d'ordinateurs, des percussions chaotiques. Elles nous peignent des paysages sonores dans lesquels on voudrait se noyer. Même Pierre Boulez adhère à 100 % !

DES POINTURES NEW-YORKAISES

Certes, Trisha Brown, Steve Paxton et Lucinda Childs, figures du New York des sixties, sont à l'affiche et l'on adore encore leur génie de



« Otlof », de Bouchra Ouizgen.



« Odius der Tyrann », de Romeo Castellucci.

l'épave. Mais si on jorgnait un peu la relève ? Moins rigoristes que leurs aînés, les quadras Miguel Gutierrez et Faye Driscoll ont une idée plus politique et introspective de la danse. Le premier, en robe de mariée ou justaucorps fleur, questionne sa vie de bohème, ses rêves de gloire avortés, sa sexualité, à travers « Age and Beauty » : un grand show queer qui vous éblouit sans paillettes. La seconde enchevêtre soamment les jambes et bustes de ses danseurs, invitant le spectateur à trouver sa place dans ce corps collectif. Jolie manière de travailler, en sous-texte, l'idée de communauté et de vivre-ensemble.

DES TRENTENAIRES À SUIVRE

À ces deux-là, on prédit de prochaines explosions. Jonathan Châtel, franco-norvégien de 36 ans qui reproduit l'isen à ses heures, n'a pas peur des monuments. Il s'attaque ici à Strindberg, l'autre grand Scandinave, qui a fait de sa crise d'inspiration un chef-d'œuvre dramatique — « Le Chemin de Damos », durée : dix heures, dont Châtel ne retient que la première partie. La lumière est crue, la scénographie sobre, histoire de laisser au texte et aux quatre acteurs tout le loisir d'éclater. Quant à la chorégraphe Bouchra Ouizgen, ex-danseuse orientale, elle puise dans le patrimoine gestuel dans les voix, les chants, les fêtes du Sud marocain, pour composer de géniales symphonies des corps ■

FESTIVAL D'AUTOMNE, du 9 septembre au 31 décembre, Paris. Programme sur festival-automne.com

DES MONSTRES SACRÉS

Coup de poing... Le théâtre de ces deux grands-là n'est pas fait pour les tièdes. Quitte à heurter, l'un et l'autre, les pudibonderies intégristes. Et pourtant, rien de plus sidérant que les pièces, façon tableaux en mouvement, de Romeo Castellucci. Qu'il monte un texte de Hölderlin, lui-même inspiré de Sophocle, qu'il revisite « l'Orestie » d'Eschyle, ou trône une merveilleuse Clytemnestre en surpoids, ou qu'il tisse une fable sanguine autour des frises du Parthénon, ses trois spectacles au programme nous promettent des fulgurances hantées par la Grèce. Quant à Rodrigo Garcia, avec son esthétique trash et ses solvas anticapitalistes, il nous concocte une pièce-quatour disséquant les travers de la vie urbaine. Pas très fenderd ? Ce serait oublier que notre rebelle libère est un pro du rire jaune.

DES PERFORMERS HAUTE COUTURE

Avec sa copine Tiida Swinton jouant les modèles, il a inventé des happenings qui détricotaient la mode : « Qu'est-ce qu'un vêtement, un vestiaire, une allure ? » s'interrogeait Olivier Saillard, tête pensante du Palais Galliera. Cette année, il met en scène sept actrices-mannequins qui nous racontent leurs habits fantômes, ces robes, ces manteaux qui drapent leur mémoire. Ou comment habiller les femmes avec des mots. Des femmes d'ouïures et de mots précieux, en voilà d'autres

"Comment est-il encore possible d'aimer?"

Rodrigo García lève le voile sur sa prochaine création, et revient sur son expérience de directeur du Centre dramatique national de Montpellier.

Vous avez annoncé une nouvelle création dont le sujet serait la question de l'architecture. Rodrigo García – En vérité, pour l'instant, je ne sais toujours pas si ma prochaine pièce va parler un peu ou beaucoup de l'architecture. Au moment où le Festival d'Automne m'a demandé quel en serait le propos, j'étais en train de lire des textes de l'architecte Rem Koolhaas, qui est bien plus qu'un théoricien et produit une écriture très poétique sur le sujet. Il parle avec une grande justesse de la place de l'homme dans la ville et m'a amené à revoir mon environnement d'une tout autre manière. L'urbanisme et les bâtiments où nous vivons sont censés nous apporter du bien-être, le plus souvent, ils enlaidissent notre quotidien. C'est un des thèmes que je vais approfondir. L'autre sujet, c'est l'amour. Comment est-il encore possible d'aimer? Un leitmotiv présent dans toutes mes pièces. Même si ce n'est pas de la première évidence pour tout le monde (*Irres*).

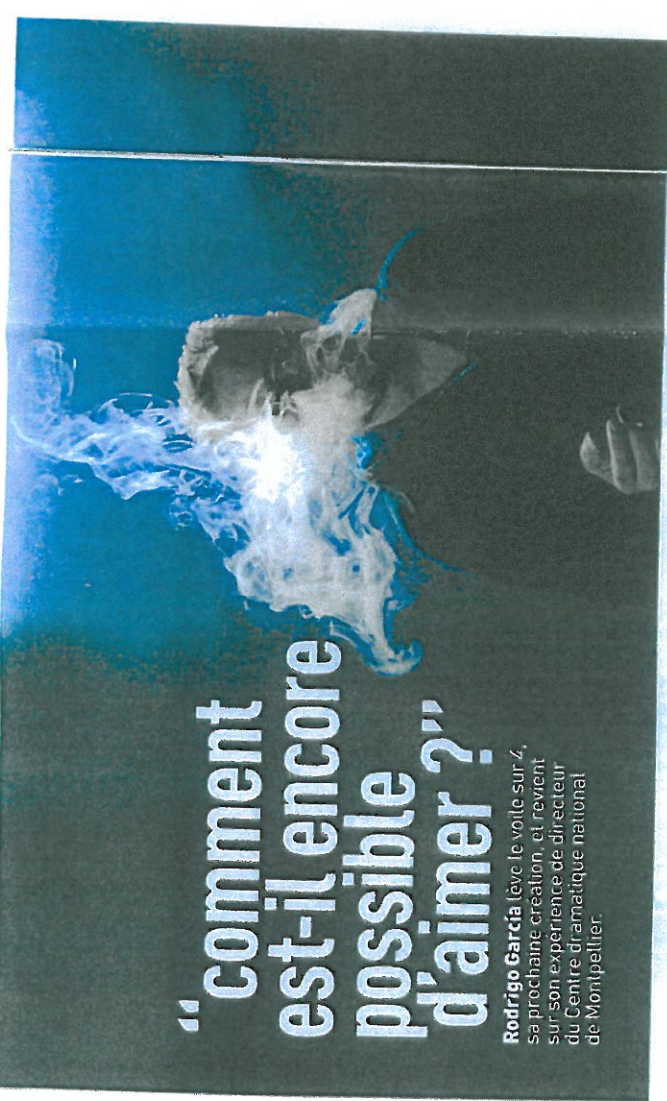
Vous avez la responsabilité d'InTh, le Centre dramatique national (CDN) de Montpellier. Comment posez-vous la question de la ville et de l'artiste?
Je ne crois pas que cela va me poser de grands problèmes. J'attends ce moment avec beaucoup d'impatience et j'ai un énorme besoin de me retrouver en création... Être un directeur est nouveau pour moi. Mon manque d'expérience m'a conduit à me jeter à l'eau dans le travail, surtout que mon projet est en collaboration avec un habitué de ce qui se fait habituellement dans ce type d'institutions. En me passant de pièces de repertoire théâtre et en prenant des risques dans la programmation, j'ai provoqué beaucoup de réactions et de conflits à gérer. Mais, même si ça résiste, c'est aussi très positif et motivant de chercher à changer les habitudes du public. Je prends ce moment de ma vie comme une expérience qui

m'apprend beaucoup sur le fonctionnement de la société et sur celui des politiques qui en ont la gestion.
Cela vous amène-t-il à apprendre aussi sur vous-même?
Par nature, l'artiste est un être centré sur lui-même. Je ne pensais pas être capable de manifester une aussi grande générosité envers les autres, ce fut ma plus belle surprise (*Irres*).

Comment présentez-vous votre travail à d'autres artistes et à d'autres publics?
Je découvre que j'ai un grand besoin de leur d'apprentissage de leur de la première s'il s'agit d'acteurs, de metteurs en scène, de réalisateurs, de penseurs aussi que d'invention de lieux tels que les CDN

est une œuvre d'art qui se fait et qui évolue.
On peut parler de votre saison au InTh?
La saison est sortie mais, c'est drôle, pour l'instant, les réservations se portent remarquablement sur les pièces qui ont un statut de théâtre Pas sur Jérôme Bel, qui est pourtant répété avec le texte, et les performances, la chorégraphie comme ni sur les performances, la musique ou la danse, moi, je mélange les formes artistiques. Reste que la difficulté, cette année, sera d'ordre financier. La région a amputé notre subvention de 152 000 euros. Pour nous, c'est énorme. On doit tout faire avec une enveloppe de 300 000 euros.

Comment parlez-vous de votre pièce si elle n'est pas encore écrite et que le travail n'a pas encore commencé?
C'est super difficile! Je vais travailler avec mes quatre comédiens habituels : Núria Lozano, Juan Lloriente, Juan Navarro et Gonzalo Curiel. Mais c'est la même histoire pour toutes mes pièces. Normalement, je ne me mets jamais au travail avant les trois mois qui précèdent la création et, en l'occurrence, je vais suivre la même méthode. **Imaginez-vous toujours le séquençage de vos images théâtrales comme un story-board?**
Je le ferai mais plus tard. C'est une étape qui me permet de finaliser la structure. Avant, je dois commencer par répéter les actions physiques tout en écrivant en parallèle à la maison. Puis vient le moment où j'arrive en répétition avec le texte, et c'est là qu'on voit ce qui se passe quand on réunit



théâtre

Le tout. Aujourd'hui, j'ai envie que cette pièce s'inscrive comme un contrepoint à *Daisy*, ma dernière création. Avec *Daisy*, j'avais envie d'écrire... Là, je pense à du bruit, à des mouvements, à quelque chose de très visuel et de très abstrait. J'ai vraiment le désir d'écrire une poésie différente. Je pense que la parole sera là, mais sans être dans *Daisy*.

Une volonté de déséquilibrer le plateau de la balance, côté des émotions visuelles...
Au théâtre, à un tel basculement public, que ça m'incite à aller chercher ailleurs. Pour moi, la poésie recrée une si vaste ampleur qu'on s'efforce de la limiter à la simple signification des mots. Mon désir est de proposer une œuvre plus obscure, plus énigmatique, avec le risque d'accoucher d'une pièce impopulaire. Mais j'aime l'idée de prendre ce risque, d'inciter le public à ouvrir sa sensibilité à quelque chose d'abstrait, comme dans un rêve. **Propos recueillis par Fabienne Arvers et Patrick Sourd**
photo Hervé Lassière pour Les Inrocks

Les CDN plus petits ont en général trois fois plus pour boucler leur budget. Je ne sais pas comment on va pouvoir continuer. En revanche, du côté de l'Etat, les relations avec le ministère de la Culture sont excellentes. Ils nous sont très favorables.

Comment parlez-vous de votre pièce si elle n'est pas encore écrite et que le travail n'a pas encore commencé?
C'est super difficile! Je vais travailler avec mes quatre comédiens habituels : Núria Lozano, Juan Lloriente, Juan Navarro et Gonzalo Curiel. Mais c'est la même histoire pour toutes mes pièces. Normalement, je ne me mets jamais au travail avant les trois mois qui précèdent la création et, en l'occurrence, je vais suivre la même méthode. **Imaginez-vous toujours le séquençage de vos images théâtrales comme un story-board?**
Je le ferai mais plus tard. C'est une étape qui me permet de finaliser la structure. Avant, je dois commencer par répéter les actions physiques tout en écrivant en parallèle à la maison. Puis vient le moment où j'arrive en répétition avec le texte, et c'est là qu'on voit ce qui se passe quand on réunit

conception et mise en scène de Rodrigo García, en espagnol surtitré en français, du 12 au 22 novembre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national, tél. 01 46 14 70 00, www.nanterre-amandiers.com
Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

THÉÂTRE

f Partagez

🐦 Tweetez

g+ 0 PARTAG



© Daniel Romero

📅 jeudi 12 novembre 2015 - dimanche 22 novembre 2015

**LA NOTE DE TIME
OUT**

INFOS

DATES ET HEURES

**LES UTILISATEURS
DISENT**

Pour sa nouvelle création, Rodrigo Garcia n'a toujours pas décidé d'épargner son prochain, même si c'est cette fois l'architecture qui est dans la ligne de mire. Il s'aide pour ce faire des textes de Rem Koolhaas, architecte et urbaniste néerlandais, et notamment de son ouvrage 'Junkspace'. Réinterrogation de notre espace public, avec ses rues, ses immeubles, ses souterrains mais aussi et surtout ses innovations technologiques envahissantes et sur-polluantes (engins de climatisation et autres ascenseurs), devenus en quelques années malheureusement indispensables. A travers cette urbanité sans limites qui a totalement pris le pouvoir, le metteur en scène soumet la question de la place de l'homme et de sa recherche d'idéal.

Rodrigo Garcia ne se départira pas de son esthétique provocatrice et de ses dialogues bruts, marqués de fabrique de ce metteur en scène. Lui qui ne fait déjà plus partie de la nouvelle génération réussit pourtant encore à bousculer nos habitudes de spectateurs blasés.

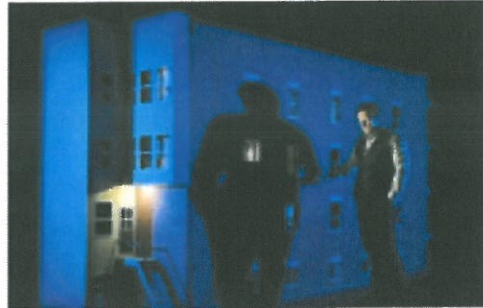
PAR AURÉLIE CLONROZIER

PUBLIÉ : SAMEDI 18 JUILLET 2015

Le JDD.fr – 16 septembre 2015

Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec 887, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Labbé)

887? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44e édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversois de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Œdipe der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 **

Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.

www.theatredelaville-paris.com

Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél. 01.53.45.17.17. www.festival-automne.com

Annie Chénieux - leJDD.fr

La Terrasse – novembre 2015

THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS
CONCEPTION ET DIRECTION RODRIGO GARCÍA

4

Rodrigo García s'appuie sur les réflexions de l'architecte et urbaniste néerlandais Rem Koolhaas à propos des *Junkspaces*, les espaces-ordures. 4, car quatre acteurs sur le plateau pour interroger la place de l'homme dans la modernité.



Voyage guidé dans la modernité par Rodrigo Garcia.

Rodrigo García réunit Nuria Lloansi, Juan Oriente, Gonzalo Cunill et Juan Navarro pour ausculter les interstices, les poches de résistance et les nouvelles zones de sauvagerie nées de la brutalité architecturale « *L'amour et la vertu au sens grec du terme (arété), la réalisation complète du potentiel de chacun, sont-ils encore possibles dans un tel contexte ? Comment penser l'utopie ? L'urbain est-il toujours humain ?* » Rem Koolhaas invente le concept de *Junkspaces* pour désigner ces espaces de l'entre-deux qui caractérisent notre époque, protéiforme et souvent inquiétante dans son instabilité perpétuelle. Perte de repères et angoisses nourries par le consumérisme et le cynisme du monde contemporain ? Pour nous y retrouver, 4 nous invite à un voyage « *d'aventures incroyables pour le cerveau, la vue, l'odorat, l'utérus et les testicules* », selon les mots de Koolhaas. **C. Robert**

Théâtre Nanterre-Amandiers, 7 av. Pablo-Picasso, 92022 Nanterre. Du 12 au 22 novembre 2015. Tous les jours à 20h30 ; jeudi à 19h30 ; dimanche à 15h30 ; relâche le lundi.
En partenariat avec le Festival d'Automne à Paris. Tél. 01 46 14 70 00.

Qué tal Paris ? – novembre 2015

4

Rodrigo Garcia est un artiste hors norme, auteur, metteur en scène, vidéaste, il transforme la scène en un lieu où la poésie prend le réel à bras le corps, sans ménagement ni concession. Le nom de la compagnie qu'il crée à Madrid en 1989 annonce la couleur : La Carnicería Teatro (La Boucherie Théâtre) Dans sa nouvelle création, à l'instar de l'architecte Rem Koolhaas et de sa réflexion sur les *junkspaces*, espaces créés par une modernité à bout de souffle, Rodrigo Garcia s'interroge sur la ville moderne et ces espaces que l'homme façonne autant qu'il est façonné par eux. Garcia s'intéresse aux lézardes, aux fissures, aux espaces de jeu, de liberté, aux interstices à travers lesquels l'instinct et la sauvagerie refont surface. Ils sont quatre comédiens à s'aventurer dans cette ville : Núria Lloansi, Juan Lorient, Gonzalo Cunill et Juan Navarro. Quatre êtres urbains en quête d'humanité.

[DU 12.11 AU 22.11]

> Entrée 10 - 30 €

Théâtre Nanterre-Amandiers

7, av Pablo-Picasso

92022 Nanterre RER A

01 46 14 70 00

www.nanterre-amandiers.com



a partir du
5
Nov.

4
hTh - Montpellier
Amandiers - Nanterre

Rodrigo Garcia

Le nouveau directeur du cdn de Montpellier, Rodrigo Garcia, est un artiste sans concession. Sans concession pour le système, l'ordre établi, la pensée conservatrice, sans concession également pour les sollicitations et les journalistes. Attention, quand l'interview devient performance...

Théâtral magazine : Pourquoi ce titre avec le chiffre 4 ?

Rodrigo Garcia : Ecoutez, pour moi ce n'est pas aussi facile que pour d'autres directeurs qui vont dans une librairie, choisissent parmi des millions de bonnes pièces et la mettent en scène. Cela ne m'intéresse pas, cela ne me rend pas heureux. Je dois tout inventer pour être heureux, créer entièrement une œuvre. Et si le spectacle n'est pas créé, comment puis-je connaître son titre trois mois à l'avance ? Comme il y avait 4 acteurs, je l'ai appelé 4. Puis est apparue la 4e Symphonie de Beethoven. Et 4 coqs...

Au départ, pourtant, vous projetiez de parler de l'urbanisme et de la brutalité de l'architecture moderne... ? Chaque artiste travaille à sa façon et la mienne c'est de ne rien savoir de la pièce jusqu'à ce qu'elle soit réellement terminée, jusqu'au dernier jour des répétitions. La mission du théâtre c'est de me protéger, ne pas me demander des titres ou me forcer à faire des interviews. Laissez-moi tranquille !, en particulier les journalistes. Qui ose interrompre Thomas Pynchon quand il écrit un nouveau roman, qui ose lui dire que s'il donne un peu de matière avant, ce sera mieux pour les ventes du livre ? C'est pareil : je devrais être précoc-

upé par mes répétitions et voilà que je suis en train de répondre à vos questions. Et pour ne rien dire ! Rien de rien ! Que dire de plus ?

Peut-être le public a-t-il besoin de savoir quelque chose avant de voir le spectacle ?

Je ne sais pas ce que je vais faire, c'est la beauté de l'affaire ! Pourquoi voudriez-vous savoir ce que je fais, si moi-même je ne veux pas savoir ce que je vais faire ? Le public a besoin d'être informé ? Non ! Non ! Le public doit tout simplement venir découvrir la

4 ? Et pourquoi pas ?

pièce ! Et c'est tout. Et une fois que vous l'avez vue, pourquoi vouloir en parler avec moi ? Ce qui compte c'est la relation de chacun avec la pièce, l'artiste il faut le laisser en paix. L'artiste c'est un mort, l'œuvre, elle, elle vit. Si l'artiste parle, il ruine le mystère de son œuvre avec ses explications ! Il y a quelques mois j'ai parlé d'urbanisme, parce qu'à l'époque je

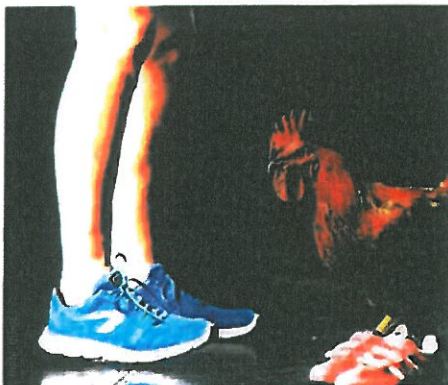
lisais des livres de Rem Koolhaas. Je l'ai fait à cause de la pression que me mettaient la presse et les festivals. Ils ne comprennent pas que dans mon cas, le plus honnête c'est de laisser les pages en blanc. Mais je dois dire des choses, donner des interviews. Et vous savez ce qui se passe ensuite ? Certains journalistes - ce n'est pas votre cas - prennent par exemple cette interview et sortent une phrase de son contexte, par exemple : "Laissez-moi tranquille". C'est douloureux et cela m'ennuie, vous savez ?

Vous citez Wim Wenders selon lequel la mise en relation de deux objets suffirait à faire surgir une histoire aux yeux des spectateurs. Est-ce pour cela qu'il y aura sur scène une accumulation de grelots, coqs, tennis, tourne-disques...

Les œuvres, les miennes, sont toujours une coïncidence d'éléments qui prennent sens dans le jeu théâtral et pas avant, ils ne sont pas sur la scène comme un symbole de quelque chose, mais juste pour créer ensemble une nouvelle réalité.

En fin de compte, de quoi parle 4 ? 4 acteurs. Et mon imagination.

Propos recueillis par
Enric Dausset



■ 4, Texte, et mise en scène Rodrigo Garcia, > 5 au 7/11 et du 4 au 11/02, hTh, cdn Montpellier, 04 67 99 25 00, > 12 au 22/11, Amandiers - Nanterre, Festival d'Automne, 01 46 14 70 70 > 15 au 16/12 Comédie de Caen, Hérouville-Saint-Clair, 02 31 46 27 27

Théâtral magazine – novembre/décembre 2015

5-nov 4, de Rodrigo Garcia, hTh Montpellier 5 au 7/11, Nanterre-
Amandiers 12 au 22/11, Comédie de Caen 15- 16/12

AFP – 6 novembre 2015

06/11/2015 02:53:00

"4", première création radicale et poétique de Rodrigo Garcia à Montpellier (COMPTE RENDU)

Par Isabelle LIGNER

MONTPELLIER, 6 nov 2015 (AFP) - Dans "4", sa première création au Centre dramatique national (CDN) de Montpellier, l'Argentin Rodrigo Garcia parvient à élaborer un langage poétique et scénique singulier et radical, s'attaquant à nouveau à la perte de sens engendrée par la société de consommation.

Le travail au plateau des quatre comédiens "performeurs" s'accompagne presque constamment d'un déferlement de vidéos, de lumières et de musique, pour mieux figurer l'abrutissement que nous concoctent les "fabriquants d'images" et "les fabricants de bruit" afin de nous empêcher de rêver.

Quatre personnages enchaînés par des toiles d'araignées peuplées de grelots, quatre coqs en basket, des corps nus qui s'unissent et se repoussent sur un énorme savon de Marseille, des mots crus qui claquent sans cesse: le spectateur est constamment interrogé sur ses angoisses et ses fantasmes.

Dans cette matière scénique résolument avant-gardiste qui se réclame de la performance et des arts plastiques, Rodrigo Garcia a cette fois inséré des textes qui oscillent entre la poésie désespérée et l'humour décapant. La salle, pleine à craquer jeudi soir, n'a pas boudé son plaisir, n'hésitant pas à rire, à applaudir et à participer à ce spectacle en espagnol surtitré.

Le rire n'est jamais loin de l'émotion lorsqu'un Samourai, se livre devant les deux fillettes déguisées en top-modèles à un long monologue sur des souvenirs d'un enfant de Buenos Aires dans l'horlogerie de Luis et Tia Tota, où ses parents l'abandonnent fréquemment.

Né en 1964 à Buenos Aires de parents espagnols, Rodrigo Garcia a grandi dans la boucherie familiale dans une banlieue pauvre de la capitale argentine pendant les années de dictature. Exilé en Espagne en 1986, l'année de la loi argentine d'amnistie des militaires, il fonde trois ans plus tard La Carniceria Teatro, en référence au commerce familial, et monte de nombreuses pièces expérimentales comme Los tres cerditos (Les trois petits cochons, 1993).

- dépasser et déconstruire le théâtre traditionnel -

=====

Inspiré par les dramaturges de l'absurde - Beckett, Ionesco ou Pinter et par des auteurs argentins fortement marqués par la dictature et la torture tels qu'Eduardo Pavlovsky et Griselda Gambaro, il milite pour des créations qui cherchent constamment à dépasser et déconstruire les formes du théâtre traditionnel.

Ce positionnement politique et artistique radical lui a valu de nombreuses attaques, notamment de la part des catholiques intégristes et de militants d'extrême droite pour "Golgota Picnic", reprenant le thème de la Cène. L'utilisation répétée et revendiquée d'animaux dans les spectacles de Rodrigo Garcia (homard, hamsters, coqs etc), comme dans

"Accidens", a également souvent suscité colère et incompréhension de la part de certaines personnes se réclamant de la défense des animaux.

Jeudi soir aucune protestation ne s'est manifestée devant le sort des quatre coqs en baskets ou celui de vers de terre livrés par les comédiens à des plantes carnivores. Depuis sa nomination à la tête du CDN de Montpellier en janvier 2014, Rodrigo Garcia a été régulièrement attaqué pour ses choix par les tenants d'un théâtre classique. Ses détracteurs mettent en avant une baisse de fréquentation du théâtre de 30% mais il a considérablement rajeuni et vivifié le public. Celui qui a rebaptisé le CDN qu'il dirige "Humain trop humain" en référence à l'oeuvre du philosophe et poète allemand Friedrich Nietzsche célébrant les esprits libres, présente "4" du 5 au 7 novembre puis du 12 au 22 novembre au CDN Nanterre-Amandiers, dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

"Tu choisiras toujours", écrit-il dans un extrait des textes poétiques du spectacle, celui ou celle "qui aura coutume de dire: J'ai du mal à imaginer au détriment de ceux qui brandissent comme une arme leur: Je le savais, je me disais bien. Forcément. Il fallait s'y attendre. C'est ce que j'imaginai".

IL/jcc

EFFE – 6 novembre 2015

FRANCIA TEATRO

El teatro hispano y radical de Angélica Liddell y Rodrigo García toma París

María Luisa Gaspar

París, 6 nov (EFE).- El teatro radical de la española Angélica Liddell y del hispano-argentino Rodrigo García tienen cita los próximos días en el Odeón y Les Amandiers, dos míticos escenarios de París y la vecina Nanterre, para hablar de lo sagrado, de amor, muerte y arquitectura basura. Liddell volverá a la sala histórica del Teatro de Europa del Odeón tras cuatro años de éxitos consecutivos en ella, tan polémicos como ensalzados por la crítica y el público.

"Secreta, nocturna y tenebrosa" -como la presenta el teatro- que encabeza el director suizo Luc Bondy- la dramaturga, nacida en Figueras en 1966, mostrará del 10 al 15 de noviembre una de sus últimas creaciones, "Primera carta de San Pablo a los Corintios", en español y sueco con subtítulos en francés.

Siempre polifacética, la Premio Nacional de Literatura Dramática 2012, e igualmente fotógrafa y performer, dirigirá y protagonizará su obra.

No eligió un lugar cualquiera para vender todo su arte, sus demonios y su poesía: el Odeón ha tenido a su frente, además de Bondy, a otros gigantes de la escena europea como italiano Giorgio Strehler, el español Luis Pasqual y el francés Olivier Py.

La poderosa e irreverente presencia de Liddell promete llenar la sala al completo. Es ya una tradición iniciada en 2012 con "La Casa de la fuerza", dos años después de que su debut en el Festival de Aviñón la catapultase al Olimpo de las vanguardias teatrales francesas.

Llenó el Odeón igualmente en 2013 con "Todo el cielo sobre la tierra (El síndrome de Wendy)", parte de su trilogía china; y en 2014 con "You Are My Destiny ("Lo stupro di Lucrezia)", primer capítulo de su nueva serie: "El Ciclo de la resurrección", que se cierra con "Tandy".

Dios, el amor y la muerte protagonizan la segunda parte del nuevo conjunto, con el que la autora dice querer explorar su íntima relación con lo sagrado, que considera "ajeno a todo cálculo" y por lo tanto "única transgresión posible".

Liddell, que antes de ser descubierta en Aviñón sobrevivió en condiciones difíciles sin renunciar a su arte, construyó su pieza con diálogos en sueco de "Los comulgantes" (1963), de Ingmar Bergman, un texto propio, y ciertos versículos del apóstol que escribió "el amor todo lo disculpa, todo lo cree, todo lo espera, todo lo soporta".

La llegada a París de la pieza, cuyo estreno absoluto tuvo lugar el pasado marzo en Suiza, será precedida esta noche por la apertura de un nuevo ciclo de encuentros entre el público del Odeón y sus artistas. Como primera invitada, Liddell hablará de las obras que fundaron y jalonaron su vida artística.

Por su parte, del 12 al 22 de noviembre, el no menos polémico y ensalzado García estrenará "4", obra inspirada en las reflexiones del arquitecto y urbanista holandés Rem Koolhaas sobre los "Junkspaces", esos gigantes espacios basura, casi monstruosos, forzosamente alienantes.

El también dramaturgo, videomaker y actor, fundador en los ochenta de la compañía madrileña La Carnicería, actual director en Montpellier del Centro Dramático Nacional del Languedoc Roussillon, compartirá en Nanterre su versión de cómo el hombre modela la arquitectura y es modelado por ella.

Junto con su origen hispano y su dramaturgia extrema, Liddell y García comparten agenda 2015 en el Festival de Otoño de París, donde un tercer polifacético artista hispanohablante Federico León, figura clave de la escena independiente bonaerense, estrenó el pasado octubre "Las Ideas": EFE

lg/er/cr
(foto)

Les Inrockuptibles.fr - 9 novembre 2015

Rencontre avec le metteur en scène Rodrigo García à l'occasion de 4, sa dernière création, la première depuis qu'il dirige Humain trop humain, le Centre dramatique national de Montpellier.

Patrick Sourd

Comment avez-vous abordé cette première création à Montpellier ?

Rodrigo García – En général, quand un metteur en scène s'apprête à créer une pièce, il a toujours deux ou trois idées d'avance... Moi, je n'arrive jamais à préméditer le contenu de mes créations. Alors et comme d'habitude, j'ai commencé à savoir ce que j'allais faire en travaillant sur le plateau avec les acteurs.

Avez-vous une méthode ?

Pour cette pièce, j'ai inventé une méthode que je n'avais jamais expérimentée avant. Je suis quelqu'un qui ne se souvient pas de ses rêves. Depuis six mois, j'ai mis en place une stratégie pour m'en rappeler chaque matin en restant sous la couette pendant une demi-heure de plus. Je fais semblant de dormir et j'arrive ainsi à récupérer des images de mes rêves. Cela ne veut pas dire que le spectacle s'est construit à partir de ces images. Mais, c'est l'expérience de cet état qui me permet de réactiver le rêve que j'ai essayé de mettre au service de ma création. Retrouver ce moment matinal que je trouve enchanteur et qui me rend heureux a contribué aux séquences de jeux que je donne à voir dans 4.

Pouvez-vous nous donner des exemples ?

Je voulais travailler avec des coqs vivants à qui je ferais porter des baskets d'enfant. Je voulais aussi avoir une image de la perspective de la Galerie des glaces du Château de Versailles. C'est ce type de croisement que fabrique la matière de mes images. Ce sont des rencontres qui tiennent du pur hasard. Je voulais aussi parler du sujet de ces concours où l'on transforme des gamines en mini miss de beauté. Je voulais la présence d'un samouraï, comme dans les films de Kurosawa. Le fait que le samouraï rencontre les petites filles sur le plateau est à l'origine d'une des images de la pièce. Rien de tout ça n'était prémédité.

Quels rapports créez-vous entre vos textes et ces images ?

Certains de mes textes accompagnent cette démarche onirique, d'autres la brisent totalement. J'aime alterner les genres, du littéraire au totalement dégoûtant. Ma pratique de l'écriture est toujours séparée de l'invention des images, leur rencontre est le résultat d'un collage. Pour faire réagir le public, je prends souvent le contre-pied de ce que je pense. Le théâtre ne peut être le lieu des idées consensuelles. Cela m'a toujours coûté de recycler des discours et des vanes réactionnaires ou carrément fascistes... Mais, c'est la meilleure façon de se rendre compte de qui est assis à côté de vous au théâtre.



Où est alors le vrai et où est le faux ?

Le vrai dans cette pièce, c'est que certains textes sont écrits à partir de mes souvenirs d'enfance et des pulsions sexuelles que j'avais à l'âge de 8 ans. Le faux, c'est que je me dois aussi d'inscrire ces vérités au milieu d'autres révélations qui, elles, sont de pures fictions. Il s'agit de faire œuvre d'écriture et pas de me lancer des confessions. Mais, ce fut très important de pouvoir écrire à partir du vécu de mes expériences d'enfant pour aborder le sujet tabou de la sexualité chez les enfants.

Suite à la présentation de votre pièce *Golgota Picnic* en 2011, votre éditeur, Les Solitaires intempestifs, et Jean-Michel Ribes, le directeur du théâtre du Rond-Point, sont poursuivis en justice pour "Appel à la haine envers les catholiques" par une association traditionaliste. Quels sont vos commentaires sur cette affaire ?

On ne m'a rien demandé. Personne ne m'a appelé pour aller témoigner au tribunal. Mais, déranger un juge, censé s'occuper de crimes et d'affaires sérieuses, parce que j'ai parlé du Christ au milieu d'un pique-nique avec des hamburgers me semble être une pure perte de temps. Je n'étais pas la cible de ce procès. Cela ne me met pas pour autant à l'abri de la folie des gens. Je me suis fait agresser dernièrement en pleine rue à Montpellier.

En lien avec votre performance où vous faites griller un homard sur scène ?

Oui, exactement. Et je vous parle d'un événement qui remonte à une dizaine de jours... Une femme qui me suivait s'est approchée de moi pour me parler. Elle a sorti de son sac un spray de gaz lacrymogène et m'a aspergé les yeux en hurlant : "C'est toi qui as tué le homard"... C'est aussi terrifiant que proprement hallucinant.

Propos recueillis par Patrick Sourd

4 Texte, espace scénique et mise en scène Rodrigo García. [Festival d'automne. Théâtre Nanterre Amandiers](#), en espagnol surtitré en français, du 11 au 22 novembre.

Inferno – 12 novembre 2015

« 4 », RODRIGO GARCIA, HTH MONTPELLIER

Posted by [infernolaredaction](#) on 12 novembre 2015 · [1 commentaire](#)

4 de Rodrigo Garcia / Humain Trop Humain, CDN de Montpellier / novembre 2015.

4. C'est avec 4 spectacles que s'ouvre la saison de HTH, le Centre Dramatique National de Montpellier dirigé par Rodrigo Garcia depuis un an et demi. En dix jours, le public héraultais a pu découvrir les dernières propositions du duo Nicolas Bouchaud – Eric Didry, des flamands Alain Platel et Ian Lauwers et celle du patron. Ces 4 créations sont présentées, faute de moyens, avec 4 partenaires : La Scène Nationale de Sète, L'Opéra-Orchestre de Montpellier, Montpellier Danse et le Domaine d'O.

Hormis la création de Rodrigo Garcia, aucune n'a fait le plein au point de refuser du monde, mais peut-être que solliciter le même public pour le même type d'esthétiques sans communication globale et associée n'y est pas pour rien... 4, c'est aussi le titre de la dernière création de Rodrigo Garcia. Dans le spectacle, 4 comédiens et 4 coqs viennent creuser le creuset de la violence par la violence.

1. De la virilité

Les obsessions reviennent, c'est comme ça et me faites pas chier. De spectacle en performance, l'œuvre de Rodrigo Garcia se fait et cristallise les questionnements : Quels sont les points de non-négociation masculins dans le rapport homme-femme ? Comment se faire respecter en employant la force ? Quelle place laisse la société à l'homme ?... Le spectacle inspecte un peu plus loin les interrogations régulières de l'auteur sur le masculin, ses névroses et son incapacité à l'individuation. Mais là où les personnages d'Agamemnon ou de Borges se révoltaient à grand coup de langues et pogotent à tout va, les trois hommes de 4 se retrouvent repliés sur eux même, dans un petit hug attristant. L'époque n'est peut-être plus à la révolte ? Ce monde de cigarettes, whisky et petites pépées ; ce monde rempli de vide et de rien est dénoncé dans le bruit. Faire une ode au silence dans le brouhaha permanent, dans la surproduction (aussi bien surproduction de symboles que surproduction financière), dans le cri continuels peut troubler. C'est d'ailleurs certainement l'effet continuels recherché.

2. Du poème

Contrairement à *Daisy*, long pensum qui avait beaucoup de choses à dire, cette création s'attache beaucoup plus à créer de l'image visuelle et verbale. La langue se gorge de poésie tout autant que le corps se pare d'accessoires. L'entrée des acteurs et de l'actrice, reliés les uns aux autres par un web / toile d'araignée donne le la : c'est dans les interconnexions entre les gens que se trouve le poème, représentées ici par de petites boules de métal qui, en s'entrechoquant, sonnent et tintinnabulent (de savon).

Evidemment, le grotesque viendra régulièrement percuter le poème, on sait bien que Garcia refuse que le spectateur s'endorme doucement dans son fauteuil*. Au milieu de l'intelligence et de la poésie, les ressorts de l'humour les plus éculés se rotent et se pètent d'un coup : le bon mot sur les vieux à la caisse du magasin a certainement été piqué à un sketch de Roland Magdane datant de 1989. Ou encore cette scène sur la litanie d'insultes... Mais contrairement aux Chiens de Navarre ou à certaines propositions de Jacques Rebotier qui jouent sur la délectation d'enfoncer des portes ouvertes, ici les comédiens (mais peut-être était ce l'incertitude de la première) refusent la connivence, ne jubilent pas tant que ça, restent un peu trop sérieux pour que le spectateur prenne un minimum de distance sur ce qu'il voit.

3. De l'illustration

La représentation, comme son nom l'indique, dépeint la violence du monde tel que le poète la voit. Et pour illustrer la violence, Rodrigo Garcia sort l'artillerie lourde de la violence. C'est cette sur-impression qui va certainement dérouter une partie du public qui y verra peut-être une ode, un éloge ou en tout cas une assimilation. Le concept romantique tant véhiculé qu'une œuvre est un bébé artistique émanant de l'artiste qui y a mis toute son intimité fait qu'une partie du public se fourvoie sur les intentions. Il suppose que de faire jouer des fillettes-putes s'alcoolisant sous le regard libidineux d'un Carcassonnais d'argentine correspond totalement aux désirs du démiurge metteur en scène... On a plusieurs choix quand on représente poétiquement le monde : le peindre tel qu'il est, tel qu'on le voit, tel qu'on le voudrait être etc. Garcia choisit dans sa palette tous les camaïeux du vomit, éclairé à coup de watts brûlants. La proposition de Sylvie Mélius aux éclairages est éblouissante, dans tous les sens du terme, et colle à la perfection aux choix déterminés de la mise en scène.

4. De 4.

Les scènes s'enchaînent les unes les autres et c'est au regardeur de faire le tableau. Aucune clé ne sera donnée pour faire spectacle. Mais ce monde, fouillis, brouillon, en crise ne peut pas s'écrire d'une seule fable. Contrairement aux auteurs catalans, qui construisent par leur narration une société en toute indépendance, les auteurs espagnols-hispaniques, de Rodrigo Garcia à Sara Molina en passant Angelica Liddell explosent la fable et nous envoient à la gueule au XXI^e siècle rhizomique et trouble. A nous de faire le lien, notre lien entre une orgie galino-rock et une rencontre entre deux burqas de chez Décathlon qui parlent des plaisirs de la levrette.

On ressort grandis de certains spectacles : remplis, ouverts et joyeux. 4 nous emporte sur la pente savonneuse de nos névroses, qui s'accroissent, s'entassent les unes sur les autres à nous rendre exaspérant. Il n'y a pas un seul outil pour réparer le moteur, en tout cas certainement pas l'outil spectacle. Ce n'est pas le théâtre, mais de se faire lécher le cul qui sauve la vie. Et pendant ce temps là, les coqs sont mal dans leurs baskets, faut arrêter les conneries.

Bruno Paternot

* Des propos tenus par R.Garcia sur son prédécesseur déclenchent régulièrement la polémique entre théâtre de texte et théâtre d'image, entre théâtre bourgeois et post-narratif. Entre les saillies violentes sur l'incapacité des autres à être géniaux et l'utilisation volontairement provocatrice des animaux dans ses productions, Garcia fait en sorte que soit systématiquement relégué au second plan le vrai débat sur les enjeux artistiques. Est-ce la déformation professionnelle de l'ancien étudiant en com' ou la peur de se confronter au débat d'idées ?



MORDANT

Rodrigo García, la preuve par «4»

Entre «Jardin des délices» à la Jérôme Bosch et observation acerbe du monde contemporain, la nouvelle création de Rodrigo García est un exutoire en forme de poème théâtral.

Le théâtre Humain trop humain à Montpellier, que Rodrigo García dirige depuis un an et demi, a quelque chose de l'abbaye de Thélème. Les mots «*fay ce que voudra*» ne sont pas inscrits à son fronton comme chez Rabelais, mais l'atmosphère à la fois chaleureuse et espiègle qui se dégage du lieu a valeur de manifeste – jusque dans les toilettes, où les usagers ont toute liberté de s'exprimer en écrivant sur les murs ce qui leur passe par la tête.

Mêlée. Très occupé par sa prise de fonctions, Rodrigo García n'avait pas présenté de nouveau spectacle depuis *Daisy* en 2013. Aussi, en découvrant *4*, sa dernière œuvre, créée à Montpellier avant d'être reprise au théâtre Nanterre-Amandiers dans le cadre du Festival d'Automne, on est ravi de constater que

l'homme n'a rien perdu de son mordant. Sur le plateau où trône un gigantesque savon de Marseille, les fidèles Gonzalo Cunill, Núria Lloansi, Juan Lorient et Juan Navarro évoluent en silence, reliés par un réseau compliqué de fils qui évoque évidemment autant le Web qu'une toile d'araignée dans laquelle ils seraient empêtrés. Après s'être démenés, entre bagarre de cour de récré et mêlée de rugby, ils font bloc autour d'un pied de micro. On ne voit pas leur visage. Qui parle ?

La question, récurrente dans les spectacles de Rodrigo García, est ici particulièrement flagrante. Ces monologues intérieurs, traversés de fulgurances où le poétique et le trivial forment les deux faces d'une même monnaie, sont le plus souvent exprimés en voix off, même si articulés depuis le plateau. Ils introduisent le spectateur dans l'intimité d'un locuteur anonyme, double fictif de l'auteur, qui a trouvé là un mode idéal de distanciation. La méthode est d'autant plus efficace que texte et actions scéniques décalés déploient une grande variété de perspectives, sous le signe du dévouement et de la transgression, où tout est mis cul par-dessus tête. Et là on s'en donne à cœur joie, ça pullule comme dans un

tableau de Bosch. Il y a, par exemple, ces balles de tennis que Juan Lorient frappe contre un fronton représentant en gros plan *l'Origine du monde* de Courbet. L'image tremble à chaque fois qu'elle est touchée par la balle tandis que résonne le bruit d'un big-bang. On voit des coqs équipés de chaussures de sport. Des gamines grimées en lolitas à qui un samouraï d'opérette raconte des horreurs à mourir de rire.

Tout nu. C'est un vaste défouloir, un univers parallèle que survole un drone doté d'une cloche qui fait de la musique. On se roule tout nu sur l'énorme savon de Marseille arrosé par un jet d'eau. On se masturbe, et mieux encore, dans des sacs de couchage. Il se dégage de cet exutoire drôle et luxuriant une ivresse paradoxale, une âpreté teintée d'amertume, une puissante mélancolie dont les plantes carnivores gavées d'asticots à la fin du spectacle donnent toute la mesure, illustrant ce que Rodrigo García définit comme des «*funérailles de la beauté*».

H.L.T.

4 de et par RODRIGO GARCÍA du 12 au 22 novembre au théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre (92).

Mediapart – 13 novembre 2015

4 de Rodrigo García, un poème à demi enfoui au Festival d'Automne à Paris

iframe : [www.facebook.c](http://www.facebook.com)



©DR

Rodrigo García nous présente, au Festival d'Automne à Paris, sa nouvelle pièce 4. Un poème avec 4 coqs, 4 comédiens et la 4ème symphonie de Beethoven. Une quête d'un micro-monde dans une forme qu'il souhaite plus complexe.

Un poème à demi enfoui

J'ai lu tout Rodrigo García et la chair est toujours triste, hélas ! Il se sent de plus en plus poète, cherche le pur esprit, car la chair, « sa chair » c'est le quotidien de la merde ; dès que tombe le soir. Nul besoin de décrire quelque chose d'aussi naturel que de vivre, « sa vie ».

Son poème est précieux à demi enfoui. Pas tout à fait visible, pas tout à fait caché. Il lui faut, non pas l'énergie du désespoir, mais l'énergie de l'histoire. Sa poésie s'écrit avec la matière et le visuel : un savon où s'ébattent deux corps, un drone musicien qui joue dans l'espace rêvé, une symphonie de grelots, des mini miss de neuf ans dansant la cumbia, et l'impossibilité de lire un livre jusqu'au bout, même ceux des plus grands écrivains.

Le scandale, qui fait son succès, n'a somme toute peu ou pas d'intérêt. Être poète c'est rechercher en soi-même, l'intimité universelle de l'Homme pour finalement ne raconter que la face visible d'un iceberg solitaire ; dans l'océan du doute. Alors l'image, peu à peu, sort du sous-jacent ; et *l'origine du monde* de Courbet s'offre un orgasme tennistique. Des coqs, bien dans leurs baskets, nous content l'histoire inachevée de Monsieur tout le monde ; s'offrent un trip sous ses aisselles, meurent et ressuscitent.

Un je-ne-sais-quoi de paisible s'installe dans ce qui pour « l'autre » serait un cauchemar, lorsque des plantes carnivores dînent de lombrics. La 4ème symphonie de Beethoven et le doggy style y sont peut-être pour quelque chose ? Quoi de mieux, dans la vie, qu'une bonne levrette en musique ?

Le chiffre quatre

Nous ne pouvons pas croire qu'il n'a pas été curieux de la symbolique du chiffre quatre. Le chiffre quatre est le plus petit nombre composé. Il symbolise: la construction, la réalisation, le concret, l'ordre, la stabilité, l'organisation dans l'intransigeance, la rigidité, l'entêtement, le déséquilibre, l'obsession, et le pessimisme. Cela lui ressemble-t-il ?

Voyons ça avec les mots (en gras) que Rodrigo García prête à ses détracteurs ; en les adaptant à cette symbolique du quatre. Cela nous donne : « **Je le savais** poétique , **je me disais bien** qu'il réaliserait un film en live avec des mini-miss dansant la cumbia. **Forcément** l'ordre, la stabilité, l'organisation sont tour à tour en marche. **Il fallait s'y attendre**, l'intransigeance, la rigidité, l'entêtement de ses idées, il les défend mordicus. **C'est ce que j'imaginai**, le déséquilibre, l'obsession, le pessimisme, sont chez lui moteurs.

Bien sûr ce n'est qu'un petit jeu sans importance, mais qui nous raconte qu'une convention supprimée succède à d'autres conventions. Tout n'est-il pas recommencement, entre vie et mort ? En finalité le samouraï, qui nous conte l'enfance de l'auteur, est lui-même figé dans sa caricature. Peut-il être autre chose que ce qu'il est déjà ? Peut-il sortir de ce putain d'ordinaire ?

García nous dit inventer des lois, qu'il veut enrichir, mais ces inventions une fois mises en place ne deviennent-elles pas, à leur tour, conventionnelles ? Un micro-monde, dans une forme plus complexe, n'est-ce pas, pour le coup illusoire ; tant la vie se répète. Les lombrics de Rodrigo García, nous donnent une solution pour échapper à leur quotidien rampant : leur besoin de plantes carnivores. Alors 2+2 = ce que l'on voudra. Ce sera de toutes les façons une autre loi, une autre convention. Nous ne sortirons pas de cette auberge de sitôt ! Merci Rodrigo García ! Espero con impaciencia su proxima obra !

4 de Rodrigo García

Avec Gonzalo Cunill, Núria Lloansi, Juan Loriente, Juan Navarro

Avec la participation de deux petites filles

Assistant à la mise en scène

John Romão

Scénographie lumière

Sylvie Mélis

Traduction Christilla Vasserot

Création vidéo Serge Monségu, Daniel Romero, Ramón Diago

Création son Daniel Romero, Serge Monségu, Juan Navarro

Création numérique Daniel Romero

Costumes Marie Delphin

Spectacle en espagnol surtitré

Madame Figaro – 13/14 novembre 2015

MARDI 17

URBAN species

**Théâtre et jardinage
urbain avec « 4 »,
la nouvelle création
de Rodrigo García,
qui explore les fissures
de nos villes**

***4, Théâtre des Amandiers,
Nanterre, jusqu'au 22 novembre.
www.nanterre-amandiers.com***



Un fauteuil pour l'orchestre – 16 novembre 2015

4, de Rodrigo Garcia, théâtre des amandiers de Nanterre, Festival d'Automne à Paris
nov 16, 2015 | Commentaires fermés

f article de **Denis Sanglard**

4, la nouvelle création de Rodrigo Garcia depuis Daisy confirme combien prime désormais la valeur littéraire et poétique indéniable de son œuvre. Les images sont toujours là, fortes, collages fait d'associations où le sens premier éclate pour une lecture décalée, pertinente et explosive. Pour exemple – et sans doute est-ce l'image la plus frappante de cette création – ces balles de tennis frappées contre un mur par un joueur alors que retentissent les cris particuliers, sous l'effort, de joueuses en plein match. Sur le mur « L'Origine du monde » vibre sous les coups et les revers... D'autres actions performatives sans aucun lien entre elles semble-t-il se succèdent. Sinon sans doute un exutoire, un défouloir comme cette lutte entre les quatre acteurs, reliés entre eux par des fils et des grelots, et qui ouvre la création. Ce qui est flagrant c'est le discours que Rodrigo Garcia désormais déplace, isole par rapport aux actions menées. Chaque monologue est comme une voix off, les comédiens engoncés en eux mêmes, rassemblés autour d'un micro, sans que leurs visages n'apparaissent et sans que l'on sache qui a pris la parole débite ainsi le texte sans que l'image n'interfère. Ce décalage et cette distance opérée offre une double lecture entre l'intime qui relève du texte et la part disons extraverti qui elle relève de la performance. C'est comme si le texte ne pouvait plus être mis en image, que l'image ne devait plus interférer sur le texte. Chacun devient autonome. Il y a deux modes de discours mis en résonance ou en concurrence mais qui ne semblent plus reliés. Rodrigo Garcia débarrasse l'image de l'anecdote. Et délivre le texte de l'illustration. C'est évident quand surgit un samouraï qui devant deux lolitas maquillées à outrance et dans des stilettos bien trop grandes pour elles raconte une histoire d'enfance à faire pleurer Margot dans les chaumières et hurler de rire la salle. Il a beau être habillé en guerrier japonais, l'action, elle, est réduite à zéro, seule prime le texte. Et si l'on veut trouver un sens à cette image de Samouraï au premier abord incongru peut-être alors faut-il s'interroger sur ce costume qui résume à lui seul une action possible mais avortée. Rodrigo Garcia semble ainsi avoir cherché des pistes, avant d'abandonner, qu'il expose ici en l'état sans chercher une cohérence hormis peut-être celle d'une interrogation sur la valeur du texte, sa place dans la performance. Pour aboutir à une forme qui sans être inaboutie reste boiteuse certes mais terriblement vivante et séduisante dans sa radicalité. Ce samouraï est la marque non d'un échec mais d'une tentative d'épuisement d'une certaine théâtralité menée à son terme. Rodrigo Garcia est un samouraï qui a posé (momentanément) les armes. Textes et actions décalés font de cette création une œuvre hybride parfois insaisissable, qui vous échappe et qui tient autant du défouloir assumé que de la réflexion sur la représentation et le discours. En cela Rodrigo Garcia reste cohérent au risque de l'incompréhension. Dans 4 on y entre et sort. On y prend ce qu'on veut, ce qu'on peut. Au centre du plateau un immense savon de Marseille trône sur lequel bientôt deux acteurs se jetteront et s'enduiront. C'est un peu ça l'impression générale, cette création nous glisse entre les doigts. Mais elle décape.

« 4 » : des volailles en baskets, mais sans queue ni tête

LE MONDE | 13.11.2015 à 17h35 |

Par Brigitte Salino (Montpellier)

■ Réagir ★ Classer 🖨️ ✉️

f Partager 🐦 Tweeter



Un bar stylé, de l'ambiance, du monde: il fait bon se retrouver dans le hall de hTh (humain trop humain), le Centre dramatique national de Montpellier. Depuis qu'il en a pris la direction, le 1^{er} janvier 2014, Rodrigo Garcia l'a rendu très vivant. Non sans susciter des polémiques: il doit faire front contre ceux qui lui reprochent de ne pas programmer de pièces du répertoire, et contre ceux qu'ulcère le traitement qu'il fait subir aux animaux dans ses pièces.

En décembre 2014, il y a eu des manifestations, gentilles, quand Rodrigo Garcia a créé *Flame*, où l'on voyait un homard tué net, d'un coup de couteau, avant d'être grillé et mangé. Cette année, tout se passe bien avec les volailles qui participent à *4*, la nouvelle création de Rodrigo Garcia, invitée à Paris par le Festival d'automne.

Décevant

Ces volailles portent des baskets colorées qui leur donnent une allure irrésistible. Leur présence sur le plateau n'est pas plus insolite que celle d'un savon de Marseille grand comme une baignoire, d'un micro, d'une peau de chien ou de trois hommes et d'une femme.

Le vivant et l'artificiel s'imbriquent d'une manière organique, et apparemment anarchique, dans ce 4 qui ne s'inscrit pas dans la lignée la plus attendue des spectacles de l'Hispano-Argentin. Il y a moins de références au quotidien, moins d'imprécations directes contre la société, moins de textes, et pas de narration, sinon celle que s'invente chaque spectateur.

**UN HOMME JOUE AU
TENNIS ET ENVOIE LA
BALLE CONTRE UN
ÉCRAN, OÙ EST
REPRODUIT « L'ORIGINE
DU MONDE »**

Eclatant dans sa forme, 4 reste souterrain dans ses intentions. Et, il faut le dire, décevant: on ne voit pas où Rodrigo Garcia veut en venir. Ou alors, on n'a rien compris. Le spectacle est un « *work in progress* », fait-on savoir au hTh. Il risque donc de n'être plus tout à fait le même à Nanterre-Amandiers qu'il était le 5, deux jours après sa création. Ce soir-là, à Montpellier, nous avons vu (dans le désordre du souvenir, et sans exhaustivité)

: un homme qui jouait au tennis et envoyait la balle contre l'écran du fond de plateau, où le sexe de *L'Origine du monde*, de Gustave Courbet, reproduit en grand, prenait un coup à chaque balle; deux fillettes maquillées et habillées comme des femmes à un concours de beauté, qui dansaient, sur des talons très hauts; un homme arrosant au jet d'eau un couple englué dans le savon de Marseille...

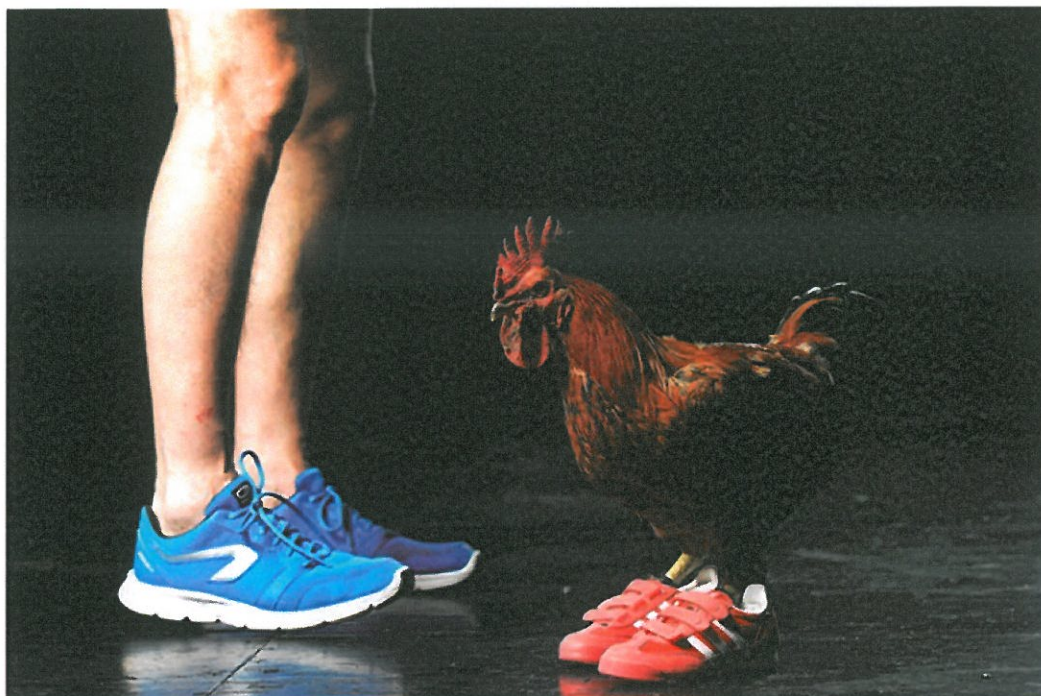
Il y eut aussi: des textes, sans lien avec les images, où l'on retrouvait des éclats de l'humour, de la colère et de la tendresse de Rodrigo Garcia; de la musique, parfois en direct (guitare), souvent électrique; et des acteurs, quatre fidèles de l'auteur et metteur en scène, talentueux, magnifiques d'insolence. Quand l'un d'eux, déguisé en samouraï, raconte longuement un souvenir d'enfance de Rodrigo Garcia, quelque chose s'apaise, dans le brouhaha du spectacle. Et l'on se dit que c'est peut-être de cela que *4* voudrait rendre compte: du brouhaha ambiant qui habite nos têtes, pauvres petites volailles métaphysiques que nous sommes.

J « 4 », de et mis en scène par Rodrigo Garcia. Avec Gonzalo Cunill, Nuria Lloansi, Juan Oriente, Juan Navarro. Nanterre-Amandiers, 7, avenue Pablo-Picasso, Nanterre. Tél.: 01-46-14-70-00. Jusqu'au 22 novembre.

Brigitte Salino (Montpellier)

Journaliste au Monde

Suivre 



16

nov
2015

« 4 », m.e.s. Rodrigo García

Par Alban Orsini

Dans Scènes/expos, Théâtre

Par : Rodrigo García Titre : 4

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

« Tu flotteras parmi des crânes sans certitudes,

chacun est un sage à sa façon,

tous sont dignes de pitié et de respect,

habitués à courir comme des chiens enragés derrière des stimulants magiques :

un bout de pizza, une demi-douzaine de sourires ou les caresses d'un homme à un animal, qu'on ne devrait pas appeler des caresses, si les caresses sont des caresses entre humains », Rodrigo García, 4.

Raconter la vie, projet ambitieux sur le papier, mais ventre mou sur le plateau : après Daisy, Rodrigo García tape une nouvelle fois à côté...

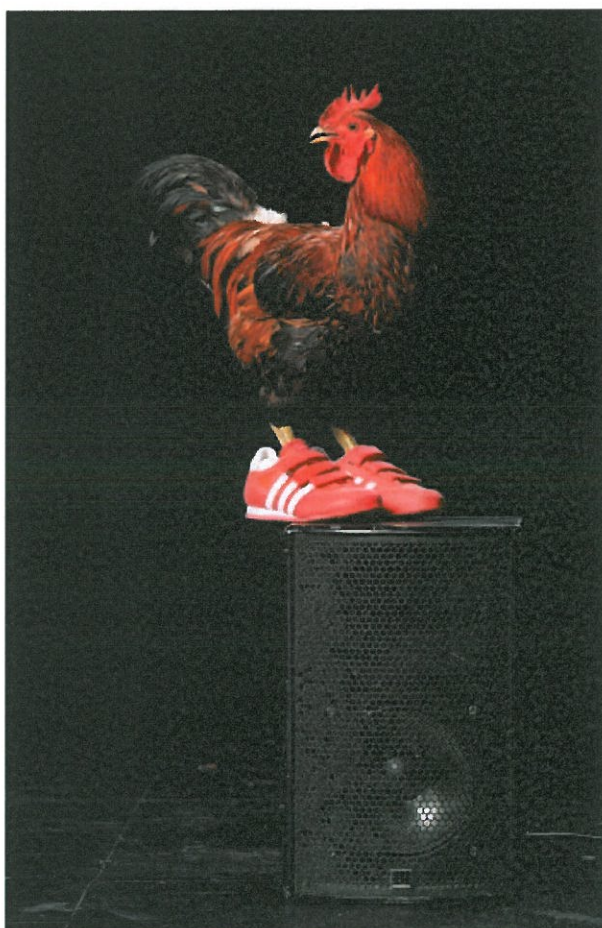
Accrochés par une toile de laquelle pendent des grelots, les 4 comédiens de 4 débarquent lentement sur scène avec la volonté d'être les moins sonnants possible. La contrainte, constante et incontournable figure de style de l'auteur et metteur en scène argentin **Rodrigo García**, est une nouvelle fois convoquée et cela dès le début du spectacle. Pour le meilleur et pour le pire...



4, l'enfance, l'amour et le sexe au milieu

Si Daisy, précédente création de Rodrigo García, s'intéressait à la notion de domesticité, 4 tente de manière plus ambitieuse, de nous parler de l'existence et plus généralement de la vie. Ainsi seront évoqués pêle-mêle l'enfance, l'amour, le sexe et la mort, saisissant au passage tout le ridicule d'une humanité aux prises des griffes d'un monde en constante évolution et contre lequel il ne peut rien. La naissance ouvrira comme de bien entendu le spectacle avec à l'image une représentation géante de *L'Origine du Monde* de Courbet tandis que la mort clôturera le spectacle avec celle de vers innocents jetés en pâture à des plantes carnivores voraces. Au milieu, des coqs en baskets, du savon et des samouraïs. Exit ici les considérations consuméristes que García oppose généralement à l'humanité : l'homme seul est au centre de ce spectacle et compte bien y rester.

« La pièce est métaphysique, elle parle de l'être, de choses plus imperceptibles, elle fait moins référence à des éléments du quotidien que d'autres pièces, et quand ces références existent, elles sont détournées, brisées. On dirait une pièce écrite par trois personnes différentes, il y a différents niveaux de langage, différentes couches de pensées. J'aime cet éclectisme, surtout quand il ne vient pas d'un copier/coller, puisque c'est moi qui ai tout écrit. La pièce n'est pas terminée, mais d'une certaine façon on pourrait dire que « 4 » est une transformation intéressante par rapport à « Mort et réincarnation en cow-boy », car dans « Cow-Boy » j'ai inventé un micro-monde, avec ses lois, surtout dans la première partie, et ici je cherche à l'enrichir. C'est à dire que la question serait presque « comment travailler à partir du même langage, du même univers, mais avec une forme plus complexe ? » », Rodrigo García, à propos de 4 (propos recueillis par Laurent Berger).



4. même les poulets ne peuvent rien sauver

Comme d'habitude, la pièce est une succession de scènes plastiques aux allures de performances sur lesquelles viennent se projeter la traduction du texte dit par les comédiens. En effet, en juxtaposant ainsi les supports depuis toujours, le théâtre de Rodrigo García se fait une belle habitude de multiplier les pistes, forçant le spectateur à constamment passer d'un registre à l'autre. Éprouvé sur de nombreux spectacles, le procédé ne fonctionne plus du tout ici, la faute en incombant sans doute à ce choix de faire réciter le texte sans que plus rien ne se passe sur scène. En effet, les comédiens se retrouvent bien souvent dans 4 autour d'un micro pour réciter leur monologue sans qu'il ne soit donné à voir autre chose que très justement ces comédiens réunis autour d'un micro pour réciter leur monologue... Ce faisant, l'attention n'est plus portée que sur le texte seul, ce dernier s'avérant par moment bien fade... chose assez inédite chez Rodrigo García dont on a souvent loué les qualités d'écriture ici-même. À peine certaines envolées (comme cette évocation du basilic comme métaphore de l'être aimé qui ne s'épanouit jamais vraiment lorsqu'il est arraché à son environnement d'origine) rappelleront l'auteur d'antan à la plume acérée autant qu'acide.

« N'accumule ni richesse ni pouvoir.

Les gens sont facilement attendris par les faibles

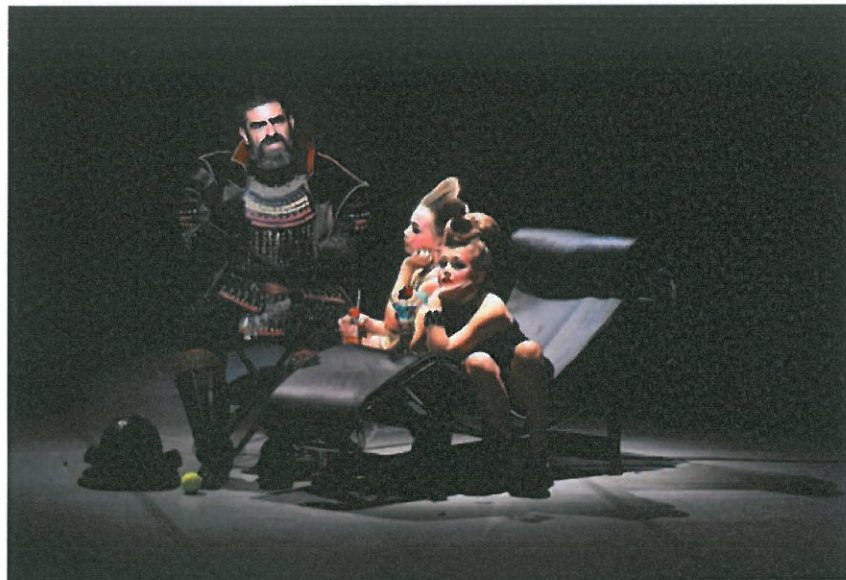
(et toi, tu as besoin de tendresse) », 4, Rodrigo García.



(c) Marc Ginot

De plus, certains choix de mise en scène tapent littéralement à côté, comme celui, bêtement vulgaire, durant lequel une spectatrice est amenée sur scène pour simuler un acte sexuel, le tout cachée par un sac de couchage. Si l'on excuse bien souvent le cabotinage canaille de García, nous n'y parvenons plus vraiment ici tant le moment, assez long, se révèle finalement plus consternant qu'amusant. De même la scène durant laquelle des vers sont mangés par des plantes carnivores, n'arrache pas même un sourire tant la séquence semble avoir été vue maintes fois chez Rodrigo García (l'animal en danger comme métaphore d'une humanité vulnérable). Restent néanmoins quelques moments de grâce tel celui où le découvre un drone carillonnant résonner sur une guitare électrique ou bien encore cet autre durant lequel deux comédiens s'ébattent sur un savon de Marseille géant, parfaite résurgence de la boue de [Et Balancez Mes Cendres sur Mickey!](#)

Notons également l'utilisation assez innovante chez le metteur en scène de personnages, telles ces petites filles grimées en direct en mini-miss américaines. Drôles, décalées et déconcertantes, elles finissent par apporter un contrepoint original au pessimisme cabotin de Rodrigo García.



(c) Pascal Guyot

Vous l'aurez compris, malgré ses mécaniques bien huilées et ses coqs en baskets, le nouveau spectacle de ce coquin de Rodrigo García ne nous a pas convaincu. Coq en pâte, le metteur en scène nous y est apparu coq coquet, confit dans des habitudes et des tics qu'il se met à auto-citer constamment. Pour une première fois convenu... un comble !

A découvrir jusqu'au 22 novembre 2015 au Théâtre de Nanterre Amandiers

- Le 26 novembre 2015 au Théâtre Le Phénix / Valenciennes
- Le 5 décembre 2015 au Théâtre National de Lisbonne / Portugal
- Le 11 décembre 2015 au Théâtre Municipal de Porto / Portugal
- Les 15 et 16 décembre 2015 à La Comédie de Caen - CDN de Normandie
- Du 8 au 9 janvier et du 13 au 16 janvier 2016 au Théâtre Garonne à Toulouse
- Les 20 et 21 janvier 2016 à Bonlieu Scène nationale Annecy
- Les 28 et 29 janvier 2016 à La Maison de la culture d'Amiens
- Les 4 et 5 février et du 9 au 11 février 2016 à hTh - CDN Montpellier
- Du 16 au 18 mars 2016 au Théâtre National de Bordeaux en Aquitaine (TNbA)
- Les 31 mars et 1er avril 2016 au Centre Dramatique National de Haute Normandie / Rouen

(1) A noter également l'apparition clin d'œil sur scène du fauteuil Le Corbusier déjà présent sur « *C'est comme ça et Faites pas Chier* » .

Entendu dans la salle :

« Je n'aime pas voir souffrir les animaux, même des vers... »

« En regardant ce spectacle je me suis demandé en quelle mesure le spectateur pouvait vouloir endurer tout ça de son plein gré... On a parfois l'impression qu'on se moque constamment de lui, qu'il est pris pour un idiot... J'ai failli crier et monter sur scène pour demander que tout cet acharnement s'arrête...

_ Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

_ J'ai peu des coqs...»



au poulailler des désirs

Rodrigo García réactive en poète les souvenirs de ses pulsions sexuelles enfantines. Convoquant acteurs et volatiles, il invente une basse-cour surréaliste où rêves et fantasmes règnent en maître.

Durant son enfance en Argentine, Rodrigo García était un fan inconditionnel de Charlie le coq, l'un des héros des dessins animés de la série *Looney Tunes*. Rien ne le ravissait tant que l'hystérie des rapports sado-maso entre Charlie et Bernie, le chien de la basse-cour. Avec *4*, le metteur en scène se replonge dans les souvenirs des après-midi passés chez sa tante Tota pour réactiver les fantasmes habitant

la cervelle du préado qu'il était alors. « *A l'époque, j'étais un objet animé de 8 ans, chaud comme la braise et qui au lieu d'étudier voulait commencer à baiser.* » S'identifiant à Charlie le coq et instrumentalisant sa tante en clone au féminin du cabot Bernie, le petit Rodrigo passe à l'action. « *J'ai peloté les seins de ma tante Tota et Tota était plus chaude qu'une chienne.* »

Raconté à la manière d'un conte digne d'un film de Kurosawa, le récit de ce premier écart gestuel est repris dans la pièce par un comédien harnaché en samourai qui l'adresse à deux gamines, en talons hauts et robe de soirée, maquillées en gagnantes d'un concours de beauté pour minimiss. Le rappel

de cette scène véridique irrigue le propos de *4* et participe d'une déferlante d'images théâtrales toutes aussi tendres que scabreuses et porteuses d'une charge érotique puisée à l'enfance.

Rodrigo García aborde avec cette pièce le sujet tabou d'une vérité que la morale réproue, celle des premiers fantasmes sexuels ayant éclos dans nos caboches quand nous donnions encore l'illusion de n'être que d'innocentes têtes blondes. Ainsi, quand l'un des acteurs fait des balles contre un mur où est projetée une reproduction de *L'Origine du monde* de Courbet, ce sont les cris rauques des joueuses des tournois de tennis qu'on entend en fond sonore

une déferlante d'images théâtrales toutes aussi tendres que scabreuses

comme à la télé. Sous un jet d'eau, un immense savon de Marseille d'un mètre de haut devient un ring où un garçon et une fille luttent en mémoire des premiers attouchements qu'on s'accorde en le faisant mousser sous la douche.

Reste, tout en crête et en plumes, les quatre coqs convoqués...

Rodrigo García retrouve ses passe-temps de gosse facétieux quand il affuble les pattes de ces vivantes incarnations de Charlie le coq d'une paire de baskets d'enfant. Avec des gestes de magicien, l'acteur Juan Lorient s'empare des volatiles et les couche inanimés sur le plateau dans l'abandon troublant d'une extase qui fascine. Nous savions depuis Shakespeare que nous étions de l'étoffe dont sont faits nos rêves. Avec *4*, Rodrigo García invente un spectacle qui n'est peut-être rien d'autre qu'une dédicace à ce que songent les coqs quand ils sont ainsi endormis. **Patrick Sourd**

4 de Rodrigo García, en espagnol surtitré en français, avec Gonzalo Cunill, Núria Lloansi, Juan Lorient, Juan Navarro, jusqu'au 22 novembre au Théâtre Nanterre-Amandiers, Festival d'automne à Paris, nanterre-amandiers.com

lire aussi l'entretien avec Rodrigo García sur 

Toute la culture - 18 novembre 2015

THÉÂTRE

[FESTIVAL D'AUTOMNE] «4» DE RODRIGO GARCIA : MAUVAISE MISE

18 novembre 2015 Par [Simon Gerard](#) | 0 commentaires

 J'aime

 Tweeter 

[TELECHARGER LE PDF](#)

La première création de [Rodrigo Garcia](#) en tant que directeur du hTh de Montpellier est pleine d'excellentes idées abandonnées en chemin, de mauvaises idées trop utilisées et d'idées réchauffées qui ont perdu leur effet de surprise. Cette fois-ci, ça ne fonctionne pas.

Note de la rédaction : ★★☆☆☆



La petite cuisine de Rodrigo Garcia

C'est chaque année avec la même inquiétude mêlée d'excitation que l'on se rend au dernier spectacle de Rodrigo Garcia. Le ton provocateur qui imprègne tous ses textes, l'engouement qu'il déclenche auprès des plus jeunes amateurs de théâtre, sa capacité à éveiller la fureur des défenseurs de la cause animale comme celle des catholiques intégristes, font souvent craindre au spectateur de se retrouver face à une pièce méchamment provocante, pas forcément poétique, gratuitement violente et vulgaire.

Il faut dire que Rodrigo Garcia est un écrivain de plateau, avec tout le hasard scénique que ce processus de création implique. Ses spectacles naissent de la confrontation entre des fragments qu'il a lui-même rédigés, et les images scéniques diverses et variées que ses fidèles acteurs lancent lors d'expérimentations préparatoires. Le fil conducteur de ses pièces est ainsi nécessairement vague (un monde devenu immonde et une humanité perdue dans les affres d'une société consumériste), et il incombe au spectateur d'achever le geste de l'artiste, en associant lui-même, à son gré, les mots de la pièce aux choses de la scène.

Il reste que la force évocatrice des performances supervisées par Rodrigo Garcia est assez variable, et on se demande chaque année si la sauce va prendre. Avec *Daisy*, représentée l'année dernière au Théâtre du Rond-Point, c'était le cas : le texte et les images scéniques y étaient très souvent drôles et intelligemment associées. La scène finale était même d'une rare poésie : l'acteur Juan Lorient se suicidait doucement par intoxication, assisté par son acolyte Gonzalo Cunill, au rythme d'une magnifique chanson du chanteur folklorique argentin Atahualpa Yupanqui.

4 : Splendeur et misère de l'écriture de plateau

Dès le début, la sauce de 4 ne prend pas. Le spectateur est confronté à une scène qui, côté jardin, est saturée par l'imposant matériel avec lequel la troupe s'apprête à jouer : un gigantesque bloc de savon de Marseille, des platines vinyles à côté desquelles trônent déjà les 33 tours de Cerrone, des guitares électriques, un ampli. Le côté cour est quasiment vide, investi par un micro et une chaise longue style Le Corbusier. L'arrivée des acteurs (dont l'effectif a inspiré le titre de la pièce) ne rééquilibre pas le plateau, puisque ces derniers se recueillent trop souvent et trop longtemps autour du micro pour donner leur texte à tour de rôle. Dans ces moments, aucune image scénique ne vient s'associer simultanément à la parole, qui devient alors étrangement fade, pour ne pas dire ennuyeuse. Il est étrange de voir un texte de Rodrigo Garcia aussi mal accompagné sur scène, surtout lorsque l'on sait que ce dernier considère ses écrits comme des *Cendres* (c'est sous ce nom que sont rassemblés ses textes, aux éditions des Solitaires Intempestifs).

Sans discours pour les accompagner, les nombreuses images scéniques opérées par les acteurs gagnent en gratuité, et l'on s'étonne de leur ressemblance criante avec d'autres pièces du metteur en scène. C'est le cas par exemple d'une interminable improvisation à la guitare électrique, qui suscitait déjà une exaspération semblable dans *Golgotha Picnic*. En outre, on retrouve distillées dans 4 toutes les petites obsessions de Rodrigo Garcia. Obsession pour les animaux tout d'abord : les quatre coqs en baskets qui investissent le plateau sont d'une drôlerie imparable, même si les acteurs n'en font pas grand chose. Obsession pour la matière organique et végétale ensuite : on se surprend à être hypnotisés par des plantes carnivores qu'une projection en direct nous montre en train de se nourrir de vers de terre (il est bien dommage au passage que l'usage de la vidéo *live*, qui était d'un grand intérêt dans *Golgotha Picnic*, n'ait été conservé dans ce nouveau spectacle que pour être relégué au rang de simple gadget de circonstance). Au programme également : un drone musical, un match de tennis contre *L'Origine du monde* de Gustave Courbet (l'art est une autre grande tendance du théâtre de Rodrigo Garcia), une improvisation avec le public autour du *doggystyle*, et d'autres, au final rapidement oubliées.

Au delà de ses tics scéniques, dont il sera difficile de nier le caractère divertissant, Garcia enrichit néanmoins son approche de l'écriture théâtrale, avec notamment l'apparition de véritables personnages sur scène. La confrontation entre un samouraï que l'on imagine tout droit sorti d'un film d'Akira Kurosawa, et un duo de *mini miss*, donne l'impression de vivre un rêve absurde, et qui plus est, très drôle. **Ces petites invocations innovantes provoquent un effet de surprise que l'on n'attendait plus dans ce rendez-vous manqué de Garcia avec lui-même.**

Visuels : © Marc Ginot

4 de Rodrigo García

Du 12 au 15 novembre et du 17 au 22 novembre 2015 au CDN – Nanterre – Amandiers (dans le cadre du Festival d'Automne à Paris)

Les cinq pièces – 19 novembre 2015

« 4 »
de Rodrigo Garcia

Du 12 au 22 novembre 2015



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE

Le génial metteur en scène argentin nous entraîne avec lui dans un délire onirique et déroutant, repoussant toujours plus loin les limites de la création théâtrale, parfois à ses dépend.

«

La nuit tombe comme
une merde



La pièce en bref

Lorsque Rodrigo Garcia écrit, il ne pense pas au théâtre. Peu importe s'il se fait obstacle à lui-même, et peu importe si cela part souvent dans tous les sens, et toujours trop loin. C'est précisément ce qui fait son génie. Dans son dernier spectacle, 4, il nous demande expressément de trouver un sens à ce qu'il nous jette en pleine face : des coqs chaussés de petites baskets de running, un drone à grelots, une partie de tennis sur *L'Origine du monde* de Gustave Courbet, des passages de dessins animés, des poèmes, et une mémorable bataille amoureuse entre deux personnages aspergés d'eau sur un savon de Marseille géant. Rodrigo Garcia cherche à nous parler autrement qu'en mettant deux comédiens face à face, il veut que nous entrions dans son univers avec le sentiment d'être en train de vivre un rêve étrange, peuplé de souvenirs aussi difformes que réalistes. Pour aimer cette pièce, il faut accepter la gêne, le bruit, la violence verbale et l'incohérence.

Une nouvelle fois, Rodrigo Garcia essaye de se surprendre lui-même, et d'aller là où il ne s'attend pas. C'est sans doute pour cette raison que l'on a l'impression d'assister à un spectacle qui n'est pas à proprement parler du théâtre, mais davantage une performance visuelle et auditive composée d'un agrégat d'idées saugrenues s'additionnant les unes aux autres. Les comédiens vivent chaque scène avec une intensité rare, et semblent former un tout cohérent là où Rodrigo Garcia nous dévoile une fois de plus une de ses multiples personnalités.



ON A AIMÉ

- La danse des petites filles perchées sur leurs talons hauts, une merveille de cynisme et d'insolence.
- Les textes, lus et projetés, sont bouleversants de réalisme et de poésie.



ON A MOINS AIMÉ

- La personne choisie parmi le public que l'on ramène sur scène pour danser la cumbia et feindre de se masturber dans un sac de couchage. Faire participer le public est souvent très risqué, et s'avère ici inutile.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un ami qui n'est pas un ami des animaux



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Être malmené
- Critiquer la société de consommation

Infos pratiques



Mise en scène
Rodrigo Garcia



Dates
12 au 22 nov. 2015



Horaires
20h30 (mar-sam)
19h30 (jeu)
15h30 (dim)



Durée
1h35



Adresse
Théâtre
Nanterre-Amandiers
7 avenue Pablo
Picasso
92000 Nanterre



Avec
Gonzalo Cunill, Núria Lloansi, Juan Lorienté,
Juan Navarro et en alternance Flavia Lesur,
Ines Ben Dakhliá, Sarah Nkiele Atypo-Chiche



Prix
-30 ans : 15€
+30 ans : 30€

THÉÂTRE – « 4 » de Rodrigo Garcia

[vendredi 20 novembre 2015 - 17:00]



Recommander Partager 5 personnes le recommandent.



* Critique publiée sur le site [Les 5 Pièces](#), qui propose tous les mois une sélection de cinq pièces incontournables à Paris.

Le génial metteur en scène argentin nous entraîne avec lui dans un délire onirique et déroutant, repoussant toujours plus loin les limites de la création théâtrale, parfois à ses dépens.

Lorsque Rodrigo Garcia écrit, il ne pense pas au théâtre. Peu importe s'il se fait obstacle à lui-même, et peu importe si cela part souvent dans tous les sens, et toujours trop loin. C'est précisément ce qui fait son génie. Dans son dernier spectacle, *4*, il nous demande expressément de trouver un sens à ce qu'il nous jette en pleine face : des coqs chaussés de petites baskets de running, un drone à grelots, une partie de tennis sur *L'Origine du monde* de Gustave Courbet, des passages de dessins animés, des poèmes, et une mémorable bataille amoureuse entre deux personnages aspergés d'eau sur un savon de Marseille géant. Rodrigo Garcia cherche à nous parler autrement qu'en mettant deux comédiens face à face, il veut que nous entrions dans son univers avec le sentiment d'être en train de vivre un rêve étrange, peuplé de souvenirs aussi difformes que réalistes. Pour aimer cette pièce, il faut accepter la gêne, le bruit, la violence verbale et l'incohérence.

Une nouvelle fois, Rodrigo Garcia essaye de se surprendre lui-même, et d'aller là où il ne s'attend pas. C'est sans doute pour cette raison que l'on a l'impression d'assister à un spectacle qui n'est pas à proprement parler du théâtre, mais davantage une performance visuelle et auditive composée d'un agrégat d'idées saugrenues s'additionnant les unes aux autres. Les comédiens vivent chaque scène avec une intensité rare, et semblent former un tout cohérent là où Rodrigo Garcia nous dévoile une fois de plus une de ses multiples personnalités.

Pour en savoir plus:

Mise en scène : Rodrigo Garcia

Avec : Gonzalo Cunill, Nùria Lloansi, Juan Lorient, Juan Navarro et en alternance Flavia Lesur, Ines Ben Dakhli, Sarah Nkiele Atypo-Chiche

Du 12 au 22 novembre 2015

Durée: 1h35

Théâtre de Nanterre-Amandiers

 Alicia DOREY

I/O – 1^{er} décembre 2015

RODRIGO GARCÍA — 4

DIRECTION ET CONCEPTION DE RODRIGO GARCÍA — NANTERRE-AMANDIERS

« Rodrigo Garcia aime à représenter les villes et ceux qui les habitent, les empreintes de l'homme sur la ville, mais aussi les transformations de l'homme par celle-ci. C'est à un jardinage urbain qu'il nous convie dans sa dernière création. »

AVERTISSEMENT DE COMPORTEMENT

— par Jean-Christophe Brianchon —

Il est des artistes, comme Mette Ingvartsen avec son « 7 Pleasures », qui choisissent de s'emparer des poncifs de la scène théâtrale contemporaine pour mieux démontrer et revisiter leur puissance initiale. Et puis il y a Rodrigo Garcia. Rodrigo et sa bonne vieille teneur adolescente dont il est manuellement persuadé qu'elle rime encore avec subversion. Mais alors qu'en 2002 il nous disait à Avignon avec justesse « Je crois que vous n'avez mal compris », aujourd'hui comme il nous le disait en 2010 au même endroit, nous sommes tentés de lui dire qu'on ne l'aime plus, et que « C'est comme ça me faites pas chier » ! Mais on ne peut pas. Pourquoi ? Parce que Rodrigo Garcia, pour le public qui l'a aimé, serait un peu l'équivalent pour un professeur de l'élève qu'il a mené jusqu'au bac et qui l'ont par étonner... Juste pour emmener le monde. Garcia aurait certainement dû être un des meilleurs en scène et dramaturges les plus

essentiels de son temps, mais conscient de son génie et désireux de ne pas entrer dans le système, il a choisi de se mettre à la marge à grand renfort d'images choquantes à bon marché. Et c'est dommage, car il ne suffit que de quelques bribes de ce « 4 » pour voir, savoir et comprendre l'épatante sensibilité de cet homme. Il est dans ce spectacle bête et méchant des images qui restent et restent malgré tout, d'une nostalgie crasse et d'une beauté dévastatrice.

Quoi de plus beau que ces petites filles qui dansent déguisées en caques devant l'évaporation de ces rêves qu'elles n'ont même pas encore eu le temps de faire ? Quelle plus belle utilisation des chars que ces éternels combats sexuels qu'on retrouve dans presque tous les spectacles de l'Espagne ? Peu de chose. Et ce peu de chose fait de cet homme à la fois la plus belle apparition et le plus triste gâchis de ces dernières années. Un paradoxe, comme l'artiste qu'il est, qui ne cesse de courir sur le fil séparant l'art qu'il exerce de sa propre mort. Sans jamais se retourner.

PLUS DÉPÊCHÉ QUE REMONTÉ

— par Christophe Candori —

Dans la tourmente d'un mandat contesté à la tête du CDN de Montpellier, qu'il s'est pourtant acharné à remettre d'un procès qui a vu les Solitaires interpellés et le théâtre du Rond-Point poursuivis en justice pour avoir édité et monté sa pièce « Golgota Ponic », Rodrigo Garcia présente sa nouvelle création, aussi attendue que décevante. On aurait rêvé d'une réponse implacable et cinglante à tous ses détracteurs, qui injustement, médiocrement, attaquent de toute part, à ceux qui préfèrent la fidélité moite à sa radicale audace. Mais non. L'université a-t-elle eu raison de Garcia ? La pièce n'a pas l'impact de ses grandes têtes, comme « Et balancez mes lettres sur Mickey ». Le dramaturge semble revêtu sur lui-même, dormant l'impression de s'enfermer dans un refuge sécuritaire. Il cède à la redite, à la répétition de ses osses, mais cette fois avec une perte considérable de leurs significatifs tant tout semble banal, ennuyeux, confiné, époué. La conclusion de

ces séquences décousues et peu intéressantes sonne comme un glas : Garcia déclare de façon défensive les « Turbellances de la beauté ». En effet, de la beauté, il y en a peu dans son spectacle, pas plus qu'on n'y trouve cette poésie écorchée, ce sens génial de l'humour et de la provocation qui lui accablent. À la place, certes, la présence drôle et insolite de volailles en bas-kets n'ype, mais surtout des sommets d'argreur de suffisance et de vulgarité. Pour que le poulailler soit complot, on compte aussi des dinde en la personne de deux pauvres gamines perchées sur hauts talons et habillées comme des sœurs ou de jeunes spectatrices invitées sur scène à danser la cumbia. Preuve qu'au Club Med, Rodrigo Garcia délivre tout ce qu'il honnit, c'est-à-dire l'obsène et illusoire divertissement de la société de consommation qui sature et pollue déjà assez. Seule l'urgence, une belle et savoureuse étreinte sur le « Adagio » de la « Quatrième symphonie » de Beethoven, où l'on retrouve Garcia dans toute la puissance organique de son geste artistique habilement électrisant.